



Henri Bosco. © Harlingue-Viollet.

La Provence de Bosco

“En Provence tout ne contient pas dans ce qu’on a l’habitude d’y voir et qu’on trouve sans le chercher parce que ce pays en fait aimablement l’offrande au voyageur.” Henri Bosco

PAR GEORGES RAILLARD

Dans Bosco on peut s’appeler Cassius, Clodius ou Cornelius, Sylvius ou Sabinus. Lui, Bosco, parmi ses quatre prénoms à l’état civil, comptait Marius. Il l’a banni à jamais. On conçoit pourquoi. L’Histoire et les “histoires” ne vont pas du même pas : Dieu garde que sur un nom, trop fameux, elles ne se confondent en Provence !

La Provence, chacun le sait, c’est la Province par excellence. Non pas celle que l’on oppose à Paris, à la capitale centralisatrice, mais la *Provincia, provincia romana*. Le colonisateur, l’occupant romain – contre lequel André Breton, d’esprit tout celtique, n’avait jamais désarmé, au point de refuser de mettre les pieds en Italie –, cet “occupant” est assimilé, dans une terre toute marquée de ses monuments. Le Romain, mêlé avec bien d’autres, Grecs, Levantins, Italiens – Henri Bosco, comme Jean Giono, est de souche transplantée –, Gaulois, Ligures, Arabes... qui, nous apprennent l’Histoire et notre expérience, sont les colons confondus de ce pays, c’est-à-dire, au sens latin, ses paysans. Si bien que cette Provence se définit moins en termes de tradition close – *Prouvençau e catouli*, guêtres blanches, intégrismes de toutes sortes – qu’en termes

de rencontre, de mélange, de communauté ouverte, d'enracinement continué. Je ne chercherai pas par quelles qualités propres cette terre, ces paysages marquent ceux qui s'y installent. Les marquent au point de révéler en eux, et à eux-mêmes, des formes de leur être qu'ils ne soupçonnaient même pas. On n'imputera pas à la diversité des paysages tels qu'ils apparaissent du côté de la Sainte-Victoire et de Saint-

Cette Provence se définit moins en termes de tradition close qu'en termes de rencontre, de mélange, de communauté ouverte, d'enracinement continué.

Rémy l'art géologique de Cézanne et l'art cosmologique de Van Gogh. L'obsession commune aux deux peintres, le natif et l'immigré, est bien celle d'un retournement des "données" du monde, retournement sans lequel il n'y a pas de pensée. Mais quelle communication entre le tournis des cyprès des Alpilles et des rues d'Arles, et la traque du contour à Saint-Antonin ? Rien. Rien que ce retournement, dont la Provence est le lieu privilégié. Parce que les objets, à s'y montrer dans leur pureté sèche, se proposent à nous en moments de jouissance et en question sur leur être même ? En tout cas, le Sétois Paul Valéry, à qui Henri Bosco rendit souvent hommage, en fit sa question, celle de sa poésie et de sa pensée.

On dirait bien, en effet, que la Provence est une province particulière de la sensibilité et de l'intellect. Et que, malgré les différences, ou grâce à elles, elle se compose en une province de l'esprit qui a ses marques. Miró raconte que Picasso lui dit un jour qu'ils étaient du même "quartier", précisant du même quartier intellectuel. "C'est beau, ça !" commente Miró. "Quartier", c'est un mot de Bosco aussi. Il figure même dans le titre de l'un de ses premiers livres : *Le Quartier de sagesse* (1929). Le quartier, c'est le canton coupé dans cette grande province, la part que l'on prend du fruit et, là, le réseau de relations entre les choses que – comme un peintre de quatre ou cinq pommes logées sur la toile – l'écrivain, ou chacun d'entre nous, organise, machine, en fonction moins de ses nécessités immédiates, banales, que de ses désirs profonds. Le quartier est un révélateur. Un lieu d'expérience. Méthodique pour l'artiste. Et un exemple pour le lecteur, ou le regardeur.

Ainsi il existe des quartiers de Bosco taillés dans le grand tissu de la Provence. Pans de toile marqués à son chiffre : signature monogramme et chiffre secret des choses. Signes d'une double appartenance. Quartiers si fortement marqués que nous pourrions les tenir pour son bien propre, presque son invention.

Mais ne sait-on pas que le propre des grandes œuvres est de renverser les choses, d'en faire rayonner l'envers, de les retourner, comme je le disais pour les peintres : ce qui est produit par la plus grande particularité du regard, de la réflexion, du langage, de la pratique artistique, soudain se retourne en naturel. A ce titre les quartiers de la Provence de Bosco sont devenus les nôtres. Les lecteurs de ses livres le savent bien. L'itinéraire que je propose ici, qui s'appuie sur les photographies du "réel", se fonde en même temps sur les livres eux-mêmes. Des sites, donc, à leur existence littéraire. Et, inversement, des livres au regard que nous portons sur notre paysage. Comme dans un va-et-vient inachevé.

La Provence de Bosco est cet échange que nous continuons, avec lui et après lui.

Mais c'est aussi un relevé de lieux de préférence, ceux dont, de cent façons, il s'est plu à dire qu'ils étaient le mieux accordés à son "âme". "Voyageur des deux mondes" comme on l'a souvent dit, comme on en a fait le titre d'un livre sur son œuvre¹, Bosco entraîne marcheur et lecteur dans cet inventaire double de deux territoires : le réel et l'imaginaire, l'apparent et le latent, sans qu'on puisse jamais décider lequel est le plus chargé de cette part d'ombre qui est, pour lui, éclat de vérité.

Ce constant passage se fait à partir d'un territoire délimité, et, pour l'essentiel de l'œuvre, étroitement borné. Au centre de l'univers de Bosco, le Luberon, "allongé de l'ouest à l'est, c'est-à-dire des pays de l'ombre aux pays de l'aurore". Animal bon conducteur de l'esprit vers son orient, son origine. Corps médiateur. Dans son extension géographique, et dans son enracinement géologique.

Au sud, Marseille. Une Marseille tout en communication occulte avec l'au-delà marin et les profondeurs du sol. Rien pour l'imagerie de pacotille.

À l'ouest, deux territoires bien différents : la Camargue des "eaux sauvages", des bêtes de terre et de feu, espace mythique de *Malicroix*. Et, enfin, les lieux de l'enfance, le "pays plat", maraîcher, des environs d'Avignon, ceux qui sont inventoriés dans les *Souvenirs*, moins propres aux élans puissants de l'esprit qu'à un désir de ressourcement qui s'accroît avec l'âge.

Le Luberon est donc un de ces quartiers d'élection. Et le quartier d'élection par excellence, puisqu'il n'est pas le lieu de la naissance ni de l'éducation d'Henri Bosco. Ce qui, dans le quartier natal, n'était perçu que comme trouble quasi indéfinissable trouvera sa forme, son sens, son nom même dans le pays choisi. Dialogue nécessaire entre ces deux enracinements, comme le dialogue, également nécessaire à l'équilibre de la géographie mentale, entre les collines sèches et les fleuves, ou la mer. C'est cela qu'exprime, sur le mode de la fiction, du "mentir-vrai", la double généalogie des ascendants romanesques de Bosco, telle qu'il l'a racontée dans la saga des *Balesta* : les Balesta de la mer, orageux, hardis conquérants, et ceux des "climats plus doux".

Mais toujours, comme pierre de touche, le Luberon. Pierre pour éprouver les caractères – la communication y est âpre, difficile, hésitant entre le genévrier et l'argilas. Pour communiquer avec les forces profondes de la terre : bâtir un miocène mental. Pour lier en une gerbe *unique* – dans les deux sens du mot *solus* : solitaire, unique, exceptionnel – la faune, la flore et les constellations, et retrouver le chemin de l'unité perdue. C'est assez dire, je crois, que la Provence de Bosco est moins

Au centre de l'univers de Bosco, le Luberon.

Animal bon conducteur de l'esprit vers son orient, son origine.

"pittoresque", au sens dévalué du terme, que peinture même, composition. Pour reprendre la distinction de Michel Foucault, la Provence de Bosco n'est pas un "document" : elle ne recopie pas un modèle. Elle est elle-même un "monument" : elle est une alerte, elle ouvre quelques entrées jamais reconnues à un territoire que nous allons appeler, maintenant, Provence. Ce qui y est peint n'est jamais clos. Aucune définition, aucune description ne peut l'enclorre. Tout y est passage, sens multiples, levée de mots vers d'autres sens. Comme une géologie spirituelle inachevée.

On ne s’y guide pas avec des cartes d’état-major – dont le nom dit assez de quel œil sont nomenclaturés les terres et les chemins, repérés les bâtiments. Ce qu’il faut, pour se reconnaître dans les terres de Bosco, c’est de ces portulans, mi-écrits, mi-dessinés, où les couleurs, les dauphins, les *terrae incognitae* emmêlaient à quelques certitudes premières beaucoup d’imaginaire qui n’était ni moins vrai, ni moins nécessaire.

La Provence de Bosco n’est pas un “document”. Aucune définition, aucune description ne peut l’enclore. Tout y est passage, sens multiples, levée de mots vers d’autres sens. Comme une géologie spirituelle inachevée.

VAUGINES-GENEVAL

Cette création réelle d’un paysage fictif, ou fictive d’un paysage réel, une anecdote, et ce qui en découle, le montrera, au terme de ce voyage.

C’était en 1949, il me semble, à la fin de l’été, presque le soir. On frappe à la porte de ma maison de Vaugines. C’était Henri Bosco. Il me demande si je l’accompagnerais pour faire “quelques pas dans le vallon”. Le vallon qui part de l’église et va vers Roquerousse, échancrure de rouge.

Il travaillait alors à *Un rameau de la nuit*. Nous avançons. Et, soudain, décrivant du bras un large secteur de flancs et de croupes de collines, il me dit : “C’est là.” Je ne suis pas tout à fait sûr que ce fût à moi qu’il le disait. Il le disait plutôt à lui-même. En tout cas, il le disait. Comme s’il voulait enraciner les pages qu’il avait écrites. Nées, sans nul doute, du sentiment de cette terre, de ce site qu’il avait souvent regardé de loin, d’en bas, de la place de l’Eglise, il les y rapportait, s’assurant que la transposition était fidèle au “génie du lieu”. Non pas à tel détail du paysage. Mais au génie profond du paysage, qu’il avait libéré en le prenant dans une forme. Enracinement du paysage dans les mots et des mots dans le paysage.

Et Geneval est l’Autre de Vaugines, comme un texte est le lieu où Je est en même temps l’Autre, ainsi que Gérard de Nerval (qui entre aussi dans *Geneval*) écrivait en marge de l’un de ses portraits : “Je suis l’Autre.” L’espace littéraire, mais tout espace aussi, est un espace de tension entre deux pôles. Où doit tenir, ensemble, le plus immédiat, le plus concret et les désirs les plus enfouis : les paysages et les rêves, indiscernables les uns des autres. Et même cette folie qui sillonne toute pensée du réel.

Les moyens que revendique Bosco sont l’Attente et la Fascination. Ces deux moyens valent pour son œuvre littéraire, ils valent également pour comprendre la terre d’où elle procède.

Extrait de Georges Raillard, *La Provence de Bosco*, Edisud, 1981.